

## **La singularité, foyer de résistance**

Notre système de production et de consommation tourne comme une toupie folle. Certains économistes prédisent un cataclysme. D'autres – optimistes impénitents ? - voient déjà poindre la sortie de la crise et le retour de la croissance. Quant à nous, modestes spectateurs et acteurs de cette pièce, que devons-nous faire ? Comment résister quand nous ne savons plus quel est notre rôle ? Faut-il produire moins, en fonction d'une consommation plus sobre, sur base de nos vrais besoins ? Faut-il consommer le plus possible pour absorber tout ce qui est produit, bien au-delà de nos besoins réels et raisonnables ? Quels besoins du reste ? Dans l'univers de surconsommation qui est le nôtre, ce ne sont plus ceux-ci qui priment, mais plutôt les désirs qui sont aussi infinis et qu'insatiables.

Le monde craque de toutes parts. La crise est d'abord environnementale : réchauffement climatique, épuisement des ressources naturelles. Une croissance infinie dans un monde fini, ça coince.

Depuis un an, le capitalisme libéral vacille. D'abord financière, la crise s'étend à l'économie dite « réelle », celle de la production et de la consommation de biens et services. La croissance connaît des ratés. La machine de l'économie se grippe.

Par sa profondeur, cette crise rappelle celle des années trente, avec son cortège de fermetures d'entreprises et la montée du chômage et des inégalités.

Le personnalisme d'Emmanuel Mounier a pris corps dans ce contexte-là. Il s'est inscrit dans le mouvement de doute et de contestation qui frappait le capitalisme libéral, avant la seconde guerre mondiale.

Aujourd'hui, comme en ces temps troublés, le personnalisme alimente la résistance face au « désordre moral ». Mon souhait serait de montrer qu'un élément-clé de cette résistance réside dans un attribut souvent mal compris de la personne : la singularité.

L'univers du marché est marqué par un profond paradoxe. L'individualisme qui irrigue ses rouages n'est pas marqué du sceau de l'autonomie et de l'indépendance, comme pourrait le faire croire la vulgate individualiste et sa fière figure de l'individu. Au contraire, dans la société marchande, les comportements grégaires d'imitation sont légion. Même pour ceux qui se piquent de se « démarquer de la masse », une publicité aussi habile que manipulatrice fait miroiter des modèles de consommation qui font appel à l'instinct d'imitation. Quand les riches se démarquent des « économiquement faibles », c'est pour mieux s'imiter entre eux.

Car c'est bien d'un puissant instinct d'imitation qu'il s'agit. Pourquoi ? Nous imitons les autres parce que cela nous rassure. Et de quoi donc voulons-nous nous rassurer, sinon de nos angoisses ? Celles de la mort, de la maladie, de tout ce qui porte atteinte à la volonté de vivre et d'échapper à la mort, celles de notre finitude en somme.

Contrairement à une idée reçue, l'avoir n'est pas cette chose plutôt dégradante qui s'opposerait à la noble dignité de l'être, celui-ci faisant figure de Vérité. En réalité, notre goût pour l'avoir se révèle du même ordre que notre volonté d'être, au sens de « persister-à-être », c'est-à-dire à vivre, à ne pas mourir. Nous possédons – et nous imitons ceux qui possèdent – parce que nous y voyons un antidote contre la mort qui nous guette.

Contrairement à une autre idée reçue, la singularité n'est pas la différence qui distingue entre elles les personnes. Elle n'est pas non plus un synonyme du mot « originalité ». En effet, différence et originalité impliquent la comparaison, alors que la singularité est incomparable. Etre singulier, ce n'est pas être différent, ce n'est pas vouloir se singulariser, c'est être soi, unique, incomparable et non substituable.

La singularité procède du mouvement de personnalisation par lequel la personne se construit dans la relation à l'autre. C'est un « me voici ! ». Elle est le fruit de la rencontre, du face-à-face avec autrui, dans l'expérience unique de la responsabilité, si bien évoquée par Emmanuel Lévinas.

Ma singularité, je ne la porte pas en moi comme un donné reçu à la naissance. Ce n'est pas moi qui me l'attribue, comme je revendique une identité ou plusieurs identités, mais elle m'est donnée par l'autre, par celui qui me fait face et qui m'assigne à être responsable de lui, moi unique, sans dérobaie. La singularité est élective. Elle apparaît comme le fruit de la rencontre des sujets qui se reconnaissent : le Je face au Tu (Buber). S'y joint ensuite le Il qui désigne le tiers, celui – à entendre au pluriel – que je ne vois pas mais dont je suis aussi responsable (Lévinas).

Si la personne est créée par l'autre en tant que sujet, si elle « devient » sans cesse dans la rencontre, c'est donc dans l'intersubjectivité que cette création et ce devenir se passent. On ne se fait pas « soi » tout seul. Avec Paul Ricoeur, l'exigence lévinasienne de la responsabilité, peut-être excessivement inconditionnelle et asymétrique, c'est-à-dire sans contrepartie, fait place à la réciprocité. Ce n'est pas tout d'être responsable de quelqu'un. L'humanité de la relation demande aussi de reconnaître que ce quelqu'un peut lui aussi être aussi responsable de moi. Lui dénier cette capacité d'ouverture envers moi porterait atteinte à sa propre dignité. Tel est le sens profond de l'intersubjectivité : un travail de co-création continue des sujets, qui se reconnaissent chacun comme singularités, uniques et irremplaçables. Des sujets qu'un infini sépare, mais qui se parlent au-delà de leur séparation. La relation entre les sujets, séparés et par là singuliers, est un miracle !

Eprouver sa singularité, c'est expérimenter son unicité en tant que sujet. Je suis unique face à l'autre qui est lui aussi unique. Nous sommes singuliers mais nous sommes en relation et c'est parce que nous sommes en relation que nous sommes singuliers.

La rencontre de l'autre révèle ma singularité. Et cette révélation ouvre mon intériorité. Grâce à l'autre, je me découvre comme un autre, en moi-même. Même moi, surtout moi, je ne peux faire le tour de la question que je suis. N'est-ce pas la

clé de toute spiritualité, quand le moi s'ouvre à plus grand que lui, quand il fait place en lui à l'altérité et à l'infini ?

En conclusion, je propose donc une approche phénoménologique de la singularité qui met l'accent sur son caractère existentiel, sur le vécu et l'expérience de la rencontre de l'autre.

Mettre l'accent sur la singularité de la personne conduit à trois conséquences importantes dans la résistance au capitalisme libéral et à son désordre moral, sur fond de la crise environnementale et économique qui le touche.

La première conséquence, c'est de nous conduire à distance des logiques d'imitation, celles qui alimentent les campagnes de publicité et la consommation débridée. Ce n'est pas en s'imitant que les hommes deviennent et demeurent des sujets, c'est en étant responsables les uns des autres, dans le dialogue des singularités.

La deuxième, la plus profonde sur le plan philosophique et la plus difficile à comprendre selon moi, c'est de démasquer la complicité de l'avoir et de l'être. Défaire la « loi de l'être », c'est aussi déjouer celle de l'avoir qui l'entrelace. L'avoir nous séduit parce que nous persistons dans l'être et que nous avons peur de mourir. Nous ne surmonterons pas l'angoisse de la mort en accumulant nos possessions et nos consommations. Mais évoquer ce que serait cet « autrement qu'être » présente bien des chausse-trappes. Je m'en tiendrai ici, pour l'instant, à renvoyer à Emmanuel Lévinas et à mon livre *Plus est en l'homme*.

Enfin, la troisième conséquence que nous pouvons déduire de la singularité, c'est d'éclairer ce qu'est la fraternité et ce qui la différencie de la solidarité. J'ai coutume de dire que la solidarité, c'est le côte-à-côte, alors que la fraternité, c'est plutôt le face-à-face. Etre solidaire, c'est s'assembler pour affronter des périls partagés, pour résoudre des finitudes. Il y a dans la solidarité l'idée d'un intérêt commun, comme par exemple dans les mécanismes assurantiels de mutualisation des risques. C'est pourquoi elle s'accorde avec l'identité, davantage qu'avec l'altérité de l'autre, de l'étranger, de ceux qui ne sont pas « nous », les semblables.

Face au prêt-à-porter des comportements, à la fatigue de ne pas être soi à force d'imiter les autres, sans les reconnaître pour autant, l'éloge de la singularité pourrait bien secouer notre paresse spirituelle et philosophique. S'il y a un autre monde et s'il est déjà dans celui-ci (Eluard), c'est sans doute parce qu'il est caché au plus profond de nous, dans cette intériorité où le soi se recueille et découvre sa singularité, mais jamais sans les autres. Certes, cette singularité paraît bien fragile et incertaine, davantage que l'identité. N'est-ce pas parce qu'elle est à l'image de la petite bonté, si modeste au regard du grand Bien magnifique des dogmes et autres doctrines drainées par les luttes identitaires ?

Vincent Triest  
13 septembre 2009